

Ilitch à la veille d'Octobre 1917

Margarita Fofanova

Lénine tel qu'il fut, tome 1. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1958, pp. 728-732.

Après les événements du 4 juillet, le comité Vyborgski du parti décida d'utiliser mon logement pour les besoins du parti. Ce logement était situé dans le quartier Vyborgskaïa storona, à proximité de la localité Lesnoïé (au coin de la perspective Bolchoï Sampsonievski et de la rue Serdobolskaïa, n° 92/1, logement n° 42), au dernier étage de la maison ; ses fenêtres donnaient sur le jardin de la maison voisine, de sorte que ce logement était très commode au point de vue de l'isolement.

Au mois d'août il fut définitivement décidé que je mettrais mon logement à la disposition du parti ; pour ce temps-là, je devais éloigner ma famille. J'annonçai cette décision à ma sœur qui emmena mes enfants chez mes parents, dans la province d'Oufa.

À la fin de septembre, Vladimir Ilitch arriva de Finlande ¹ directement chez moi. C'était un vendredi, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi. Il venait de la station Lanskaïa, située tout près de notre maison. Nadejda Konstantinovna arriva au bout d'un moment. Ilitch passa dans la pièce qui lui avait été réservée ; le soir il mangea une collation chez lui ; ce n'est que le lendemain matin, à l'heure du thé, que nous fîmes connaissance. Nadejda Konstantinovna était là, elle aussi. Vladimir Ilitch sortit de sa chambre, ayant oublié de mettre sa perruque. Dès les premiers jours, il m'apparut sous son véritable aspect d'Ilitch ; il avait beau me prier chaque matin de l'appeler par son nouveau nom (il avait alors une carte d'identité avec la photographie d'un ouvrier de Sestroretsk), je l'oubliais toujours ; Ilitch, lui, oubliait sa perruque, bien qu'il eût été convenu que je la lui rappellerais sans faute. Cette perruque, soit dit à propos, gênait Ilitch au point que, si même il la mettait, il la rajustait à tout moment ou demandait s'il l'avait bien mise.

Les choses allaient si mal à cet égard que lorsque Ilitch partit le 24 octobre (6 novembre) pour se rendre à l'Institut Smolny et qu'il se découvrit dans la salle n° 100 (si je ne me trompe), il retira sa perruque en même temps que sa casquette et fourra le tout dans la poche de son pardessus. Lorsqu'on s'écria de tous côtés : « *Ilitch, Ilitch !* », alors seulement il comprit et palpa sa tête ; mais il était trop tard. Là-dessus prit fin le déguisement d'Ilitch.

Au début, Ilitch ne sortait pas, même pour prendre l'air ; il refusa même de sortir le soir sur le balcon (la troisième pièce de notre logement avait un petit balcon). Il ne sortit sur le balcon qu'une seule fois, le lendemain de son arrivée. Nous étions restés seuls ; il me pria de lui montrer tout le logement, pour qu'il pût s'orienter, au cas où il lui faudrait passer par la fenêtre et non par la porte pour s'échapper du logement.

D'abord je n'avais pas compris ce que voulait dire Ilitch. Je lui fis visiter le logement. Dans la troisième pièce, je lui montrai le balcon ; Ilitch sourit gaiement et dit :

¹ D'après la documentation existante, V. Lénine arriva à Pétrograd le 7 (20) octobre 1917. (NR.)

— C'est parfait. Maintenant je vais voir si le tuyau de gouttière passe près de ma chambre. C'est pour le cas où j'aurais besoin de descendre.

Il sortit sur le balcon, compta les fenêtres et dit :

— On a bien choisi ma chambre. C'est ce qu'il me faut.

D'ordinaire, Vladimir Ilitch lisait tous les journaux qui paraissaient alors à Pétrograd. Je devais avoir acheté tous les journaux avant dix heures du matin, c'est-à-dire avant d'aller au travail. C'est ce que je faisais à partir de huit heures. Souvent il était impossible d'acheter tous les journaux à Lesnoié. Je devais me rendre en ville et encore y faire des recherches. Parfois j'achevais d'apporter les journaux : après le petit déjeuner, c'est-à-dire à dix ou onze heures.

Vladimir Ilitch savait si vite s'orienter dans la vie sociale d'après les journaux, qu'il suivait de près le cours des événements et était fort mécontent lorsque, pour une raison quelconque, je n'avais pas réussi à lui acheter tel ou tel journal. Le soir, ordinairement, il me rappelait mes dettes et me remettait une petite liste des numéros de journaux que je ne lui avais pas procurés.

Un jour il me chargea de lui trouver tous les numéros parus des *Izvestia du Soviet des députés paysans de Russie*, ce que je fis éxidemment. Je ne me rappelle plus le nombre de journaux que je m'étais procurés, mais je sais qu'il y en avait beaucoup, il y avait quoi étudier. Vladimir Ilitch travailla longtemps, pendant deux jours et même la nuit ; au matin, il me dit :

— Allons, je crois que j'ai étudié à fond tous les socialistes-révolutionnaires. Il ne me reste plus qu'à lire aujourd'hui le mandat de leurs moujiks.

Deux heures après il m'appela et me dit tout joyeux, en tapant de la main sur un journal (il tenait un numéro des *Izvestia paysans*) :

— Pensez donc, le mandat a été signé par 242 députés de province. Nous le mettrons à la base de la loi sur la terre, et nous verrons comment les socialistes-révolutionnaires de gauche s'arrangeront pour s'en détourner.

Il me montra le numéro du journal constellé de traits de crayon bleu. Pendant plusieurs jours encore Ilitch me parla longuement de ce mandat-type de 242 députés paysans.

Dès les premiers jours qui suivirent le 25 octobre (7 novembre), c'était, je crois, le 28 octobre (10 novembre), Vladimir Ilitch eut besoin de ce numéro des *Izvestia* à Smolny, où siégeait le IIe Congrès des Soviets des députés paysans de Russie. Vladimir Ilitch avait demandé qu'on lui apportât ce numéro de chez moi. On me chercha longtemps, mais on ne put me trouver. Ce fut Maria Ilinitchna qui se chargea de cette mission. Vladimir Ilitch avait gardé la clé du logement ; [Maria Ilinitchna](#) s'en servit, mais elle ne put découvrir le numéro demandé dans l'immense masse de journaux et de revues qui encombraient la chambre de Vladimir Ilitch. C'est vers onze heures du soir, après qu'on m'eut trouvée, que Maria Ilinitchna et moi, nous apportâmes ce numéro à Vladimir Ilitch. C'était le n° 88 des *Izvestia du Soviet des députés paysans de Russie* du 19 août 1917.

Le 24 octobre (6 novembre). Vers quatre heures, me trouvant à l'un des bureaux où je travaillais – aux Editions Devrien, dans l'île Vassilevski, j'appris que les ponts étaient démontés et que les unités militaires armées manifestaient dans la ville. Je quittai immédiatement mon travail et je me rendis tout d'abord de la Quatrième ligne au pont Nikolaïevski pour voir s'il était vraiment démonté. Il l'était en effet. Alors, je me rendis dans le quartier Pétrogradskaïa storona, je passai ici sans encombre, j'arrivai au pont Sampsonievski qui était également démonté ; je décidai de passer par le pont Grenaderski, dans le quartier Vyborgskaïa storona, pour rentrer chez moi au plus vite. Mais je résolus de passer d'abord au comité du quartier pour y recevoir des informations sur les événements en cours.

Au comité, je ne reçus que des renseignements très vagues que je rapportai à Vladimir Ilitch. Il me renvoya immédiatement au comité, pour vérifier si la circulation par les ponts avait été rétablie ; il me pria de remettre un billet, par l'intermédiaire de Nadejda Konstantinovna, en disant qu'on ne pouvait plus tarder. Il fallait déclencher l'insurrection armée, et il devait être le jour même à Smolny.

Vers neuf heures du soir, je revins annoncer que les ponts avaient été rétablis, qu'on avait dû les démonter parce que le « Bataillon de la mort » féminin s'était avisé de « faire des siennes ».

Ilitch me renvoya porter un nouveau billet à Nadejda Konstantinovna, en me disant que si je n'étais pas rentrée à onze heures du soir, il agirait comme il lui semblerait bon.

Ayant de nouveau reçu au comité Vyborgski une réponse négative, je louai un fiacre pour être rentrée à onze heures. J'arrivai même dix minutes en avance, mais je ne trouvai plus Vladimir Ilitch. D'abord, j'avais même été désemparée, en voyant que le logement n'était pas éclairé. Je fis de la lumière, je visitai le logement : les portes de toutes les pièces étaient ouvertes. Dans la salle à manger il y avait sur la table un souper inachevé ; sur l'un des trois couverts, resté net, je remarquai, plus tard seulement, un ruban de papier qui portait : « *Je suis allé là où vous ne vouliez pas que j'aie. Au revoir. Ilitch.* »

En voyant la signature – non pas la signature conspirative de Vladimir Ilitch, mais son laconique « *Ilitch* », je me tranquillisisai tout à fait ; toute crainte pour Ilitch disparut. Je me dis simplement : Ilitch sait ce qu'il fait. Cependant, je résolus de me rendre à la suite d'Ilitch, à Smolny. Je le trouvai dans la chambre n° 100, au moment où il retirait sa casquette en même temps que sa perruque.

Vers cinq heures du matin, je regagnai mon domicile, je mangeai pour la première fois de toute la journée et je me couchai ; tout à coup, la sonnerie convenue retentit : deux coups brefs. Au premier moment, une idée me passa par la tête : ce ne peut pas être Ilitch ! Mais alors, qui donc ? J'allai vers la porte, en oubliant de prendre la clé. C'était Nadejda Konstantinovna. Je lui annonçai à travers la porte que Vladimir Ilitch était depuis longtemps à Smolny. Sans entrer elle s'en retourna au comité Vyborgski.
